

Essai

Number 119, Summer 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61102ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

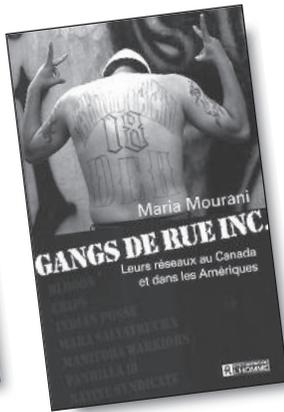
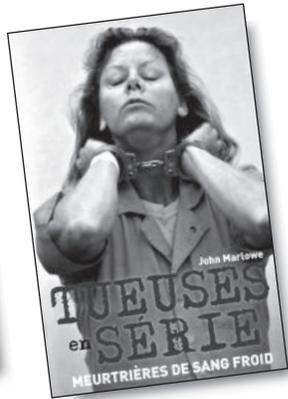
1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2010). Review of [Essai]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (119), 42–55.

traité du guerrier, sociologie, essai littéraire



Miyamoto Musashi
LE LIVRE DES CINQ ROUES

Trad. du japonais par Alexis Lavis
Presses du Châtelet, Paris, 2009, 110 p. ; 17,95 \$

Au XVII^e siècle, Miyamoto Musashi était le maître de guerre auprès d'un grand seigneur au Japon, et son activité s'étendait également à la politique, à la diplomatie et aux arts. Lorsque le seigneur rendit l'âme, le maître de guerre vit s'envoler la possibilité d'établir une seigneurie fondée sur les principes martiaux et spirituels auxquels il avait voué sa vie. La mort dans l'âme, il se fit ermite et vécut reclus jusqu'à sa mort qui survint quatre ans plus tard. C'est durant ces années qu'il rédigea son ultime ouvrage, intitulé *Gorin-no-shô*, soit littéralement le *Livre des cinq roues* en référence aux cinq éléments que sont la terre, l'eau, le feu, le vent et le vide. Il y a consigné par écrit l'essentiel de son savoir en matière d'escrime et de combat.

Ce manuel traite des principes qu'un guerrier doit considérer afin d'avoir le meilleur sur son adversaire et, ultimement, de remporter le combat. Essentiellement, l'enseignement de Miyamoto Musashi consiste à ne jamais avoir d'*a priori* afin d'être en mesure d'exploiter les avantages et les inconvénients d'une situation. Il souligne par exemple l'importance du contexte physique où a lieu le combat, du rythme à imposer ou à briser pour reprendre l'avantage, et de la façon de présenter son corps et de se déplacer. Tout au long du livre, il répète que c'est en pratiquant sans relâche afin de maîtriser la technique ou la stratégie employée que

le guerrier pourra se démarquer, et non en apprenant une théorie par cœur. Puisque le combat est une manière de se positionner par rapport à la réalité et à soi-même, ce livre souligne que « l'existence humaine est une œuvre sur laquelle il nous est donné de travailler, au sens le plus noble du terme ».

L'enseignement dispensé ne consiste pas en une technique spécifique à appliquer, ni en une stratégie à suivre. Sans faire l'apologie du combat, Miyamoto Musashi élabore une méditation sur la manière de faire du combat une véritable philosophie de vie. Si le duel d'escrime ne fait plus partie de notre quotidien, les situations de conflit, elles, sont toujours présentes. Et l'un des enjeux d'une vie consiste à savoir réagir de façon adéquate à pareilles situations.

Manuane Beauchamp

John Marlowe
TUEUSES EN SÉRIE

MEURTRIÈRES DE SANG FROID
Trad. de l'anglais par Claude Gilet
Music & Entertainment Books,
Marne-la-Vallée, 2009, 301 p. ; 29,95 \$

Des 34 cas brièvement exposés dans cet ouvrage, très peu méritent réellement le titre de « tueuses en série ». Certes, la célèbre Aileen Wuornos assassinait les uns après les autres des inconnus croisés dans le cadre de ses activités de prostitution, mais la plupart des autres meurtrières l'étaient pour des motifs passionnels ou basement financiers.

Veuves noires, complices d'un époux sadique, infanticides ou maîtresses ven-

geresses, toutes n'ont pas fait preuve de ce sang-froid qu'on voudrait bien reconnaître chez elles, comme si cela les plaçait dans une catégorie hors du commun des mortels.

Hélas, l'auteur s'est de plus limité à une étude factuelle de leurs actes et aborde peu leur portrait psychologique, sinon par une biographie non commentée débutant souvent par une enfance difficile. Ce recueil s'avère donc plus un outil de prise de contact avec des histoires peu médiatisées qu'un réel document d'information et d'analyse.

Suzanne Desjardins

Maria Mourani
GANGS DE RUE INC.

LEURS RÉSEAUX AU CANADA ET DANS LES AMÉRIQUES
L'Homme, Montréal, 2009, 414 p. ; 29,95 \$

Maria Mourani est députée pour le Bloc québécois dans la circonscription fédérale d'Ahuntsic. Elle est détentrice d'un baccalauréat en criminologie et d'une maîtrise en sociologie. Elle a travaillé comme agente de libération conditionnelle et comme éducatrice spécialisée. Elle a déjà publié, en 2006, un livre qui traite de la croissance des gangs de rue dans la région de Montréal et dont le titre est *La face cachée des gangs de rue*. Dans son nouvel ouvrage, elle élargit son étude à tout le Canada, et même au continent américain, mais en s'intéressant toujours plus particulièrement à l'univers des gangs de rue au Québec et encore plus spécifiquement à Montréal. En 2008, elle s'est rendue au Salvador afin d'enquêter sur la Mara Salvatrucha (MS13) et la Pandilla 18, deux très violentes bandes centro-américaines qui sont maintenant présentes aux États-Unis et au Canada, notamment dans la métropole québécoise. Quant à la plupart des gangs québécois, ils se subdivisent en deux grandes familles : les Crips et les Bloods, dont les couleurs sont respectivement le bleu et le rouge. Toutes ces bandes ont pour objectif d'amasser beaucoup d'argent rapidement, quels que soient les moyens utilisés. Elles sont actives dans la distribution de drogues, la prostitution, la traite des femmes et le trafic d'armes.

Maria Mourani rappelle le rôle important que joue l'exclusion sociale dans la prolifération du crime organisé et des

Prix Études française 2009

L'île qui protège, l'île qui ouvre à « l'étreinte des vents » et à la mer : c'est là où vient celle qui parle, pour essayer de comprendre et pour panser sa blessure. Elle a connu la fin d'un amour, la douleur est encore vive et envahit tout son être. La question qui se pose maintenant est simple : comment renaître ? La voie reste à trouver, elle se laisse entrevoir : il faut plonger plus avant dans la noirceur, revivre le moment où la fissure s'est ouverte, non par délectation morbide mais parce que la guérison du cœur est à ce prix.

Elle s'opère dans le face-à-face avec soi-même, sans autre recours que soi-même. Cette île ne semble pas avoir d'habitants ou bien la narratrice ne les voit pas, ou bien elle en fait abstraction. D'où pour le lecteur cette pénétrante impression de solitude et de vide que laissent parfois ces pages denses, ce récit découpé en courtes sections. Mais est-ce un récit ? Oui, parce que le livre s'ouvre sur une arrivée et se clôt sur un départ, et parce qu'on y sent tourner le temps, au ralenti, au fil des mois dans les incessantes variations de la mer et du ciel, évoquées avec l'économie nécessaire et la touche la plus juste. Plus qu'un décor qui se prêterait à la description, la nature agit sur celle qui est venue s'y exposer, imperceptiblement par ses brumes et son soleil ou avec des éclats de violence. Le livre cependant n'a pas pour dessein premier de narrer. Monologue intérieur ponctué de pauses, repris dans le fil, aveu, confession faite à soi-même, certitudes trouvées ou retrouvées qui se condensent parfois en aphorismes. Si Platon, Spinoza, Magris ou Rilke sont cités, ce n'est pas par érudition mais parce qu'ils servent d'appuis à la réflexion et que par eux la narratrice voit s'éclaircir ce qu'elle vit.

Avant même de venir sur l'île, elle savait ce qu'elle désirait du plus profond d'elle-même : « [É]crire sur les liens, écrire sur les ruptures, comme si, faisant bouger les lettres, je trouvais dans l'île l'image même de ce que nous sommes, des êtres de liens, tantôt lieurs et tantôt liés, toujours liables ». Rupture et liens, l'essentiel tient ici en ces mots qui sont prononcés dès l'ouverture et l'île, en rompant temporairement ces liens, d'emblée le fait comprendre. Peu à peu le monologue tourné vers soi-même conduit ailleurs, plus loin. L'évidence est là encore une fois : l'expérience singulière donne accès à la condition commune, la rend perceptible.

Après l'effondrement qui a suivi la soudaine privation de l'amour, entre l'arrivée sur l'île et le départ, l'impermanence a été ressentie, ou peut-être, après avoir été oubliée, redécouverte. Le sentiment, la sensation, la pensée, en perdant leurs repères familiers, échappent alors à l'habitude, et c'est heureux. « Tout nous sera redonné – un jour on n'en doute plus – mais tout sera redonné autrement, et deviendra méconnaissable. » Ce qu'enseigne précisément l'ascèse bouddhiste (à laquelle l'auteure fait une brève allusion). Le temps de retraite dans l'île qui isole apporte cette révélation ; les liens ne sont pas nécessairement ce – et ceux – que l'on croyait. Aimer autrement devient possible, dans le détachement. « L'Aimé-e » perdu a laissé sa trace, indiqué une voie : « [L]a rencontre véritable a le sens du don *absolu*, sans donneur, sans receveur, elle se transforme en *aventure spirituelle*. Là s'apaise la soif sans que la source tarisse ». Tout a changé et, dit une formule heureuse, voilà qu'on est « dans la clairière de l'être ».

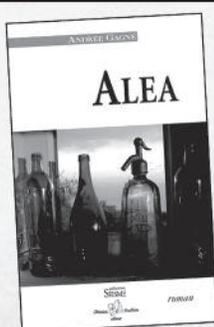
Beau livre, grave et méditatif – comme les photos qui l'illustrent – qui ne cherche pas à séduire mais à conduire son auteure au plus près de sa vérité et qui incite le lecteur à s'engager dans le même chemin. Livre de poète, qu'est Hélène Dorion, où analyse intérieure, contemplation de la nature, réflexion sur la mémoire et le temps, sur ce que nous sommes, visent dans leur alliance à la plus haute intensité et portent la forme à sa plus forte concision. L'expérience y nourrit l'écriture, l'écriture y épure l'expérience.

Roland Bourneuf

Hélène Dorion

L'ÉTREINTE DES VENTS

Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 2009, 141 p. ; 19,95 \$



Andrée Gagné

ALEA

L'auteure des recueils *Mikado* et *Eaux-vannes* nous propose dans ce tout nouveau roman une tentative de reconstitution de mémoire personnelle et d'identité. Au terme d'un long processus de guérison, les éléments du passé sont récupérés, nettoyés, exorcisés.

« Jeanne avait de la difficulté à faire des séquences sur le film de sa vie. Tout se mélangeait. Sa mémoire avait imposé et, tant bien que mal, elle essayait de reconstruire le puzzle. Elle savait que pour s'en sortir, elle devrait tout se rappeler. »

978-2-923438-28-3

roman

18,95 \$



Christian Feuillette, éditeur



collection
SÉISME

www.feuillette.ca

www.diffusionchf.ca



gangs de rue. Elle souligne également la croissance phénoménale des transactions illégales internationales depuis la libéralisation des marchés : « Les plus récentes informations situent le blanchiment à 10 % du produit mondial brut ».

Selon Maria Mourani, « [p]our combattre les gangs de rue, il est capital de trouver le juste équilibre entre prévention et répression. [...] par la prévention, on jugulera le recrutement de nouveaux membres, et par la répression, on éliminera, du moins pour un certain temps les acteurs chroniquement impliqués dans le marché illicite. C'est la tactique de l'état ! »

En résumé, l'auteure trace un portrait détaillé du monde des gangs de rue ainsi que des enjeux sociaux qui s'y rapportent. Les parents, les intervenants communautaires et les spécialistes de la criminologie y trouveront une foule d'informations.

Gaétan Bélanger

Ronald Wright
DÉCOUVRIR L'AMÉRIQUE
UNE BRÈVE HISTOIRE
DU NOUVEL ORDRE MONDIAL

Trad. de l'anglais par Julie Lavallée avec la collaboration de Marie-Cécile Brasseur
Hurtubise HMH, Montréal, 2009,
460 p. ; 28,95 \$

Ronald Wright est un historien, essayiste et romancier canadien renommé. Dans son essai *Découvrir l'Amérique*, il retrace la chronologie des événements qui ont conduit l'Amérique là où elle se trouve aujourd'hui et qui ont, de ce fait, joué un

rôle important dans l'établissement du nouvel ordre mondial que nous connaissons. Comme Wright l'écrit, « [l]es États-Unis ont été les grands vainqueurs de l'histoire moderne ; l'aboutissement des cinq siècles de l'ère colombienne ». En effet, selon lui, c'est dès 1492, à l'arrivée de Christophe Colomb, que s'enclenche le processus qui va culminer par la suprématie américaine. Il explique : « Aujourd'hui, après cinq siècles de victoire européenne, on oublie facilement à quel point l'Europe était marginale jusqu'à ce qu'elle gagne la cagnotte du Nouveau Monde. [...] c'est la Chine qui dominait le monde par sa puissance et son avance technologique ».

En terre américaine, les Européens feront preuve d'une cruauté et d'une voracité si grandes qu'ils pourront accumuler rapidement d'immenses richesses. Ce sont les premiers Américains (les « Indiens ») qui feront les frais de ce tour de force. Ils seront exploités, et décimés par suite des mauvais traitements et des maladies. L'hécatombe est telle qu'il faudra bientôt importer d'Afrique une autre main-d'œuvre, réduite à son tour à l'esclavage. Celle-ci contribuera à la réussite économique des colonies britanniques d'Amérique du Nord. Quant aux Amérindiens, on les repoussera peu à peu vers l'ouest et on les massacrera afin de s'approprier leurs terres (qu'ils cultivaient souvent avec beaucoup de succès, contrairement à ce qu'on a laissé croire).

Les colons de la « frontière » voudront accaparer le maximum, le plus vite possible. On reconnaît là les bases de la menta-

lité qui fera le succès économique de l'Amérique... et aussi, parfois, son malheur. C'est dans la même veine que l'économiste de droite Milton Friedman, dans les années 1980, a prôné le laisser-faire, en allant jusqu'à affirmer que la cupidité est utile. Les adeptes de l'enrichissement rapide se sont empressés de mettre la théorie en pratique. Avec les résultats que l'on sait...

En somme, *Découvrir l'Amérique* est un essai extrêmement bien documenté qui ne présente pas les États-Unis sous leur meilleur jour. C'est un ouvrage qui plaira à coup sûr à ceux qui s'intéressent à l'économie, à l'histoire et aux questions de société.

Gaétan Bélanger

Jean-Pierre Lemasson
LE MYSTÈRE INSONDABLE
DU PÂTÉ CHINOIS

Amérika Média, Verdun, 2009, 139 p. ; 22,95 \$

Ce livre est un véritable régal, tant pour l'esprit curieux, le dilettante gourmand qui ne craint pas de s'aventurer hors des sentiers reconnus de la gastronomie que pour l'amateur de livres soignés. Il faut ici souligner la qualité de la mise en pages qui, tout en étant inventive, ludique et efficace, ne perd jamais de vue l'objet qu'elle doit servir : le texte. Et ce dernier sait instruire et amuser le lecteur sans jamais faillir à la tâche.

Comme son titre l'indique, *Le mystère insondable du pâté chinois* veut retracer l'origine de ce triplex culinaire proclamé plat national des Québécois en 2007 par *Le Devoir*. « Le sol gastronomique du Québec, écrit d'entrée de jeu Jean-Pierre Lemasson, a connu un immense tremblement. Un plat aux allures des plus prolétaires était élu le représentant du goût collectif. Grand emblème de notre identité culinaire, le pâté chinois entrait dans la légende. Et pourtant, nul ne savait d'où il venait... » Qu'à cela ne tienne, le présent ouvrage remédie à cette lacune en explorant les multiples champs – culinaire, sociologique, historique, littéraire – qui, chacun à sa façon, permettent de faire quelque lumière sur un mystère bien gardé à la dénomination faussement explicite.

Après une savoureuse description de la « la trilogie stratifiée dans un ordre immuable », qui se décline comme un

mantra depuis que la série télévisée la plus populaire au Québec en a fait en soi un personnage de premier plan, Jean-Pierre Lemasson entreprend son enquête en dépouillant livres de cuisine, journaux d'époque afin de retracer l'origine du pâté chinois. Explorant tour à tour la piste des travailleurs chinois venus construire ce fabuleux chemin de fer qui allait réunir deux océans, et ce faisant donner l'illusion d'un beau et grand pays enfin réuni, mais en ce domaine il faut bien admettre que l'assemblage est moins réussi que la fusion des ingrédients du plat qui ici nous occupe, explorant donc les différentes pistes américaines, dont celle du *China pie*, du nom d'un village où émigrèrent nombre de Québécois au début du siècle dernier, l'auteur s'attaque ensuite à la composition du mets, cherchant la clé du mystère dans cette autre trinité si chère à notre culture occidentale. Le mystère demeurant complet, Jean-Pierre Lemasson épiluchera par la suite les livres de recettes de nos arrière-grands-mères, puis ceux des ordres religieux, des entreprises agro-alimentaires, toujours en vain mais toujours avec l'entrain du chercheur infatigable et curieux de lever le voile sur l'aspect insondable de la chose.

À défaut de lever tout doute sur l'origine de notre plat national, Jean-Pierre Lemasson n'en réussit pas moins à nous mettre l'eau à la bouche de la première à la dernière page. Et, comme s'il cherchait à se faire pardonner de nous laisser sur notre faim, il conclut son enquête par plusieurs recettes et suggestions de cépages du terroir pour accompagner le tout. Parions que vous cuisinerez ce mets réconfortant avant la fin de la présente semaine. Bon appétit!

Jean-Paul Beaumier

Fondation du *Devoir*

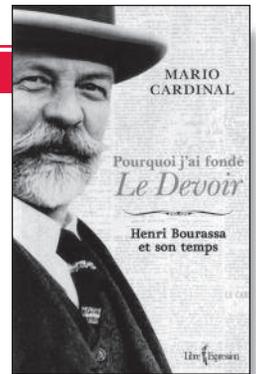
Le centenaire du *Devoir* aura servi et nui à l'effort de Mario Cardinal pour redonner sens et consistance au mythe Henri Bourassa. La synchronisation de l'anniversaire et du livre a certes donné du relief à cet indispensable bouquin, mais elle aura contraint l'auteur et l'éditeur à en précipiter la parution. Déjà existait un écueil : autant surabondent les gloses sur *Le Devoir*, autant s'avère évanescence l'information concernant Bourassa et son parcours intime. Le mérite de Mario Cardinal s'en trouve accru. Sérieux et nuancé, le bouquin confesse d'ailleurs ses limites : « Ce livre n'a pas de prétentions historiques ».

Cardinal met l'accent sur l'ombrageuse liberté de Bourassa. Il admire Laurier sans lui être asservi. S'il noue telle alliance circonstancielle, Bourassa recouvre à l'instant de son choix son incompressible marge de manœuvre. Seule limite, mais elle est de taille, une docilité aussi aveugle que la foi du charbonnier dès que tonne l'évêque de Rome. Bourassa se taira plutôt que d'entrer en conflit avec Pie X et, plus encore, avec Pie XI. Cardinal multiplie les approximations pour cerner ce qui, chez Bourassa, tient du rigorisme, de la stricte observance, de l'ultramontanisme et du scrupule. Bourassa pratique, en effet, un césaro-papisme qui soumet son journalisme aux volontés vaticanes. Quand Pie XI lui sert une sermonne d'une heure, Bourassa répudie toute idée de « nationalisme immodéré ».

Par l'énumération des « combats » menés par Bourassa, Cardinal prouve d'un coup la fabuleuse polyvalence de l'éditorialiste et son instinct belliqueux. Guerres impériales, loi sur la marine, colonisation, batailles de l'Ouest, de l'Ontario et de Providence, tout y passe. Privilégier les thèmes comporte une rançon : la chronologie disparaît et l'unité de pensée vacille. Moins pressé par le temps, Cardinal aurait peut-être lié plus intimement les combats à un faisceau de convictions. En présentant certains enjeux sous forme de dialogues, Cardinal retrouve cependant les charnières de la réflexion. Un index, facile à créer, aurait réduit encore les inconvénients d'une structure thématique.

Il faut souhaiter que Cardinal garde ouvert ce chantier et qu'il intègre les 22 ans consacrés au *Devoir* par Bourassa (1910-1932) aux 84 ans de vie du pamphlétaire.

Laurent Laplante



Mario Cardinal

POURQUOI J'AI FONDÉ LE DEVOIR

HENRI BOURASSA ET SON TEMPS

Libre Expression, Montréal, 2010, 396 p.; 36,95 \$

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Quatre romans de
Michel David

*Vous aimez les
récits historiques?*

Vous serez servis.



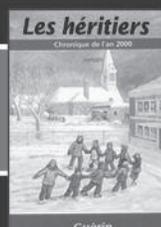
(Chronique des
années 30)



(Chronique des
années 50)



(Chronique des
années 80)



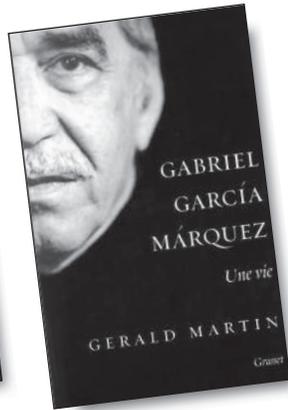
(Chronique de
l'an 2000)

28,60 \$ ch.

Guérin Montréal
Toronto
ÉDITEUR DEPUIS 1970

Téléphone :
514-842-3481

www.guerin-editeur.qc.ca



André Lachance
VIVRE À LA VILLE
EN NOUVELLE-FRANCE
 10/10, Montréal, 2010,
 279 p. ; 16,95 \$

Dans *Vivre à la ville en Nouvelle-France* André Lachance reprend la « première synthèse » qu'il avait publiée en 1987 sous le titre *La vie urbaine en Nouvelle-France*. Il dit « compléter » aujourd'hui ses travaux « et aller plus loin dans l'étude des structures sociales et matérielles de la ville [...] entre les années 1680 et 1760 ». Grâce à un flot continu de détails concernant le quotidien de l'élite et des gens du commun et par de nombreuses citations de documents d'archives et d'études de collègues historiens, il fait revivre la vie dans « les trois seules villes de la vallée laurentienne sous le Régime français », soit Québec, Trois-Rivières et Montréal.

Précédés d'une introduction et suivis d'un résumé, d'un bilan et d'une bibliographie d'appoint « pour en savoir plus », les six chapitres de l'essai abordent une foule de sujets : de la démographie et de l'aménagement des espaces à la surveillance de l'État et de l'Église en toutes matières, en passant par les relations sociales des citoyens, la sécurité civile, l'instruction, la culture, les besoins essentiels (« se nourrir, se loger et se vêtir »), l'emploi du temps... On voit ainsi défiler les différents acteurs de la vie urbaine : officiers civils et militaires, membres du clergé et du gouvernement administratif, gens de métier, marchands, maîtres d'école, responsables du soin des malades, travail-

leuses... On assiste à la conduite privée et professionnelle des uns et des autres, on découvre leur alimentation, leurs loisirs, leur hygiène, on les suit au marché, à l'auberge ou au cabaret, on constate les lois, édits, ordonnances et mandements qui les régissent...

Une telle reconstitution n'évite pas bien sûr les constats éprouvés : l'emprise de l'Église sur la société, l'importance de l'image du roi dans la population, l'analphabétisme, la qualité de la langue parlée, l'écllosion d'épidémies consécutives à l'arrivée de navires, la présence d'esclaves... Elle fait aussi naturellement état de l'autorité du père de famille, de la hiérarchisation des groupes sociaux, de la fréquente insoumission des citoyens aux interdits, du faste ostentatoire lors de l'accueil d'un nouveau gouverneur... Mais que l'on ne s'y trompe pas : l'essai est à cent coudées des poncifs et dévoile tout particulièrement des faits et pratiques peu connus : la tenue par le clergé, dans chaque paroisse, d'un registre des confessions et communions, l'errance des vaches et des cochons dans les rues, l'absence généralisée de sous-vêtements dans l'habillement masculin et féminin, « l'habitude d'uriner et de déféquer dans un seau ou un pot de chambre au vu et au su de tout le monde », dans les maisons, l'étranglement préalable que l'on accorde au roué pour abrégé ses souffrances...

Vivre à la ville en Nouvelle-France offre en somme un portrait fort documenté de la vie urbaine telle que vécue en terre laurentienne à la fin du XVII^e siècle et dans la première moitié du XVIII^e.

Jean-Guy Hudon

Brina Svit
PETIT ÉLOGE DE LA RUPTURE
 Folio, Paris, 2009, 110 p. ; 3,95 \$

L'écrivaine franco-slovène Brina Svit vit à Paris et se réfugie parfois dans son repaire, au cœur d'un village slovène. Deux doigts à l'est de l'Italie, sur le magnifique plateau du Karst. Vue imprenable sur l'Adriatique. Quand elle ne danse pas le tango à Buenos Aires ou ne participe pas à quelque salon littéraire, quelque part dans le vaste monde.

Lors de notre rencontre au Salon du livre de Québec, elle revenait de Reykjavik « où se passe [son] nouveau roman » – qu'elle n'arrivait pas à terminer – et était follement en amour, me disait-elle. Une histoire malaisée « vu qu'ils étaient mariés chacun de son côté et qu'ils avaient des enfants ». Puis l'inévitable rupture. Une histoire d'amour qui se termine avec un texto, qui fait mal, qui conclut : « Trop compliqué tout ça. Je sors de ta vie ».

Récit autobiographique, le *Petit éloge de la rupture* égrène petits et grands malheurs, avec tout le talent de conteuse de Brina Svit. La cassure amoureuse se double de la perte d'un disque dur, la catastrophe. Un an de travail disparu, avec souvenirs, photos, musique. Tout.

Rupture avec le pays aussi puisque l'auteure perd un des derniers liens professionnels qu'elle y gardait, une chronique pour le journal *Delo*. Après 28 ans, elle est remerciée, crise oblige. Rupture d'amitié, dans un détour. La relation avec sa mère qui ne s'améliore pas. Il lui reste sa langue, avec qui elle maintient une relation ambiguë, à qui elle tourne maintenant le dos, utilisant le français dans ses derniers livres, après avoir écrit en slovène pendant vingt ans.

L'auteure tente de mettre de l'ordre dans ce fouillis. Elle va et vient entre deux pôles : « [...] la rupture n'est pas un signe d'impermanence [...] mais plutôt la capacité de sauter dans la vie ». Un rien snob, elle aime citer les uns et les autres, les Sollers, Barillé, Millet, Pontalis. L'ami Gil Courtemanche – avec qui le Québec entretient une relation trouble – la soutient de loin, avec ses textos : « J'ai été riche et célèbre, je ne le suis plus ». Quant à l'amoureux français, discret, il « restera tout simplement 'il' », tout au long du récit.

Michèle Bernard

Gerald Martin

GABRIEL GARCÍA MÁRQUEZ

UNE VIE

Trad. de l'anglais par Marie-France Girod,
Alice Pétilot et Dominique Letellier
Grasset, Paris, 2009, 703 p. ; 39,95 \$

Le biographe n'a pas lésiné. Il a consacré à sa recherche dix-sept années de lectures, de rencontres, de croisements de témoignages. Pendant ses méthodiques patrouilles, il se sera prudemment perçu comme un biographe banalement toléré, n'accédant que sur le tard, sans préavis et par l'adoucissement de Gabriel García Márquez lui-même, au statut inégalé de biographe officiel. Quant à eux, les meilleurs observateurs de ce patient *apprivoisement* avaient déjà compris que Gerald Martin bénéficiait de la confiance de Gabo, mais qu'il ne se laissait jamais circonvenir. Du coup, Martin jouissait de leur respect. Parmi ces observateurs admiratifs, incluons aussi bien l'imprécise parentèle de GGM que des interlocuteurs d'accès et de maniement délicats, comme Fidel Castro.

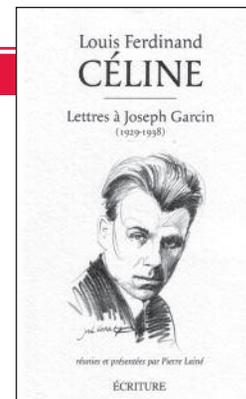
Le biographe ne s'illusionne pourtant pas. García Márquez est de ceux qui aiment se dire répartis en trois existences distinctes, la publique, la privée, la secrète, et qui soustraient la troisième à tous les regards. Martin rééquilibre la donne en menant son enquête sur tous les terrains, y compris les jardins secrets dont GGM aurait préféré interdire l'accès. Sans qu'on puisse parler de voyeurisme, le lecteur en apprend ainsi beaucoup sur les méandres affectives du romancier, peut-être plus que ses intimes les plus intimes. En clinicien serein et incorruptible, Martin débride les secrets sans les fouailler. Quand García Márquez verse dans la grossièreté ou l'in vraisemblable, Martin lui dit son fait. Quand Vargas Llosa assomme García Márquez d'un direct à la tête devant un public ahuri, Martin n'affirme pas que le *knockouté* devrait faire son examen de conscience, mais il n'interdit pas au lecteur de le penser.

Cela dit, il serait réducteur de ne voir en Gerald Martin qu'un fiable limier. Il est cela et davantage. Tout comme c'était le cas chez Henri Guillemin, surnommé le « policier des lettres », la rigueur du biographe se double ici d'une pénétrante intelligence des textes. À son compte rendu de la capri-

Avant Voyage au bout de la nuit

Vingt-huit assez brèves lettres sont ici rééditées et annotées par Pierre Lainé qui, depuis leur découverte en 1979 et leur première publication, en 1987, a approfondi sa connaissance de ce Joseph Garcin (1894-1962) et du contexte qui entoura son amitié avec Céline. Ni restaurateur ni hôtelier, comme le lui avait d'abord laissé croire le petit-fils Garcin, mais quelque chose entre le proxénète et l'aventurier, qui fréquentait la pègre et ambitionnait de monter en politique ; un personnage, donc, comme devait les cultiver Céline, qui signe encore Destouches au moment de confier à Garcin son projet d'un roman qui sera le *Voyage au bout de la nuit*, et qui l'entretiendra sur ses obsessions, ses peurs, ses voyages et son travail, ne lui cachant pas qu'il entend l'utiliser comme modèle et source de renseignements. Le lecteur curieux puisera dans ces lettres un modeste supplément d'information sur la genèse du *Voyage* ; et également sur celle de *Guignol's band*, où Garcin apparaît sous les traits du personnage de Cascade. C'est bien Céline que l'on retrouve, avec sa mauvaise foi, ses dégoûts et ses coups de gueule, ses tics et ses blessures. On a droit à de la phrase très célinienne, qui nous révèle un romancier soucieux de vendre des livres et, partant, attentif aux attentes de ses éventuels lecteurs : « J'embrasse ma maman et mets du caca partout si cela amuse le public ». Les lettres couvrent 40 des 130 pages que compte l'ouvrage ; sans les notes et commentaires de Lainé, elles en feraient sans doute 20. La suite est formée de deux études de Lainé, l'une sur la « Genèse de l'œuvre célinienne », l'autre sur les « Thèmes céliniens », dont la guerre, le mensonge et les femmes. Mentir pour se protéger, ou comme Céline l'écrit : « Mentir et survivre, et pas autre chose, foutre non ! » Le tout constitue ainsi une manière de bonne introduction à l'œuvre et à l'ouvrier, un des plus sulfureux du siècle passé.

Patrick Guay



Louis-Ferdinand Céline

LETTRES À JOSEPH GARCIN (1929-1938)

Réunies et présentées par Pierre Lainé

Écriture, Paris, 2009, 131 p. ; 27,95 \$

cieuse existence de García Márquez, Martin ajoute l'analyse fouillée de ses œuvres. Là encore, lucidité et sens de la mesure sont au poste. Si GGM accouche d'un chef-d'œuvre, il mérite et reçoit l'éloge ; si le lauréat du Nobel de littérature se permet le délayage et le mal ficelé, il devra encaisser le blâme. Quand le titre du livre constitue un emballage trompeur, comme c'est le cas pour *Mémoire de mes putains tristes*, Martin assène son désaccord : « [...] ce titre pose un problème. Premièrement, à l'évidence, il est choquant (une décision sûrement volontaire). 'Putà', plus prosaïque que 'prostituta', est aussi plus définitif et plus désobligeant. [...] Deuxièmement, ce titre n'a pas de rapport direct avec le contenu du livre... »

Le professionnalisme de Martin entraîne d'heureuses conséquences pour quiconque s'immerge dans cette plantureuse biographie. Le talent de García Márquez reçoit son dû : des merveilles comme *Cent ans de solitude* ou *L'automne du patriarche* font l'objet d'éloges convaincants. Par contre, le remplissage que se permet à l'occasion García Márquez est stigmatisé comme tel. Les incursions du romancier dans les domaines du cinéma et du théâtre s'inscrivent comme il se doit dans l'assez longue colonne des ratages. L'œuvre littéraire demeure sidérante, tant y déferle un souffle d'une infinie liberté, tandis que les à-côtés politiques ou sociaux écopent d'un tamisage justifié. Si García Márquez tâte du journalisme pour survivre, il a tôt fait



d'égaliser et de surpasser les vétérans du métier ; quand, devenu célèbre et riche, il batifole avec les chefs d'État et autres célébrités et se prend pour Talleyrand ou Metternich, Martin adresse à son lecteur un clin d'œil moqueur.

Mesurée et indéfectible, la franchise du biographe donne le goût d'approfondir la connaissance de l'œuvre.

Laurent Laplante

**Edward M. Kennedy
MÉMOIRES**

Trad. de l'anglais par Marie-Lise Marlière, Guillaume Marlière, Nathalie Cunnington et Marie-France Girod

Albin Michel, Paris, 2010, 616 p. ; 39,95 \$

Dans l'imaginaire de beaucoup, les Kennedy représentent une sorte de famille royale américaine dont les faits et gestes font, depuis un demi-siècle, l'objet d'une vigilante couverture médiatique. Si l'on a beaucoup écrit sur les Kennedy, eux-mêmes ont rarement étalé leurs états d'âme sur la place publique. De ce fait et considérant la longévité politique du personnage, les *Mémoires* d'Edward Kennedy suscitent d'emblée la curiosité.

Elles s'ouvrent au moment où les médecins lui annoncent qu'il souffre d'un cancer et que sa fin est imminente. Pour lui, l'heure des bilans a sonné. Sur le ton de la remémoration sereine, le dernier fils de Joe et Rose Kennedy entreprend alors d'égrener ses souvenirs : la vie heureuse à Hyannis Port, les études difficiles dans les pensionnats, les incessants changements d'établissements, l'épreuve de la maladie, etc. Au fil

des rencontres et des événements, il apparaît tour à tour comme un fils attentionné vouant une quasi-vénération à son père, un cadet de famille admiratif de ses aînés, un passionné de la politique prompt à retenir les leçons de son grand-père Fitzgerald et, plus tard, un patriarche soucieux de maintenir la cohésion de son clan.

Si le récit de sa vie publique est un peu plus aride, celui-ci a toutefois le mérite de nous faire saisir de l'intérieur le fonctionnement de l'appareil gouvernemental américain. Ayant siégé presque 60 ans comme sénateur du Massachusetts, le vieil lion démocrate évoque, à travers de multiples anecdotes, ses batailles politiques et ses relations parfois difficiles avec les différents occupants de la Maison-Blanche. On doit souligner aussi l'honnêteté dont il fait preuve en n'esquivant pas les événements moins glorieux de son passé (son renvoi de Harvard pour tricherie, la tragédie de Chappaquiddick, ses déboires matrimoniaux, ses excès d'alcool) même s'il ne s'étend guère sur ces sujets.

Quant à l'exactitude du portrait que brosse Edward Moore Kennedy de lui-même, elle n'est sans doute pas plus grande ou moins grande que dans les ouvrages du même genre, les autoportraits étant toujours en partie complaisants. Mais, même l'esprit le plus critique est forcé de reconnaître, une fois le livre refermé, qu'Edward Kennedy fut beaucoup plus que le cadet turbulent de John et de Robert Kennedy. Son héritage politique, plus tangible que celui de ses deux frères, continuera d'influencer encore longtemps la société américaine.

Yvon Poulin

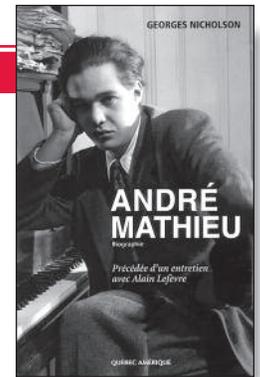
Richard Baillargeon

401 PETITS ET GRANDS CHEFS-D'ŒUVRE DE LA CHANSON ET DE LA MUSIQUE QUÉBÉCOISES

Varia, Québec, 2009, 204 p. ; 19,95 \$

Ce livre présente alphabétiquement 401 chansons québécoises de toutes les époques, chacune étant suivie d'un bref commentaire d'un paragraphe, incluant des titres immortels comme « Ah ! Que l'hiver » de Gilles Vigneault, mais aussi « Wow », le fameux *instrumental* disco d'André Gagnon, et « Y'a pas grand-chose dans le ciel à soir » de Paul Piché. Pour chaque titre, on trouve une courte liste de ses interprètes successifs. L'auteur, Richard Baillargeon, connaît bien la musique québécoise et ne se limite pas aux chansons ayant le plus tourné à la radio ou à celles « interprétées par nos plus grandes vedettes ». Il propose à la fois des chansons célèbres et méconnues, parfois oubliées ou démodées – mais néanmoins marquantes dans notre histoire culturelle. Je suis ravi de trouver ici plusieurs succès des années 1960 : « Manon viens danser le ska » de Donald Lautrec, « Le petit restaurant du coin » des Million-Airs, « La Manic » de Georges Dor et « Québécois » du groupe La Révolution française ; mais aussi des chansons de Jacques Blanchet, de Hervé Brousseau, des Excentriques, de Jean-Pierre Ferland et de plusieurs artistes actuels. Autre qualité : Richard Baillargeon a tenu à retenir des artistes ayant œuvré à l'extérieur de Montréal, comme Marius Delisle (« À Québec au clair de Lune ») et des groupes de la ville de Québec comme les Bel Canto et les Million-Airs.

Si on veut faire avec rigueur l'histoire de notre chanson, on ne doit pas en éliminer les exemples qui nous sembleraient trop liés à une seule époque, et ce livre fait justement place à des genres éphémères comme le yé-yé, le country, le disco « à la québécoise ». Le lecteur découvrira dans ce panorama subjectif beaucoup de titres ou d'auteurs méconnus. On apprend ainsi que la jolie chanson « Marie-Lou » avait été composée par Cyril Lepage, et non par Plume Latraverse. L'un des points forts de ces *401 petits et grands chefs-d'œuvre de la chanson et de la musique québécoises* réside dans sa capacité de montrer la diversité de la chanson d'ici sans en évacuer les moments plus légers ou dérisoires.



Les amateurs de musique devraient aussi savoir que Richard Baillargeon a conçu un immense site Internet (Québec Info Musique) qui sert de référence en matière de musique québécoise ; par ailleurs, les livres précédents de l'auteur sont tous épuisés, ce qui est bon signe. On pourrait donc croire que le présent ouvrage est déjà en voie de disparition, ou presque...

Yves Laberge

Jacques Attali et Stéphanie Bonvicini
LE SENS DES CHOSES

Robert Laffont, Paris, 2009, 319 p. ; 34,95 \$

Sur les ondes de la radio France Culture, Jacques Attali et Stéphanie Bonvicini ont animé des conversations sur le sens des choses avec quelques-uns des meilleurs esprits français d'aujourd'hui. Plusieurs des dialogues ou monologues qui sont issus de cette heureuse initiative ont été regroupés dans *Le sens des choses*. Certains des textes retenus concernent en particulier la France, mais la majorité abordent des thèmes universels qui intéresseront les lecteurs et lectrices du Québec et du monde aussi bien que ceux de l'Hexagone. Qu'on en juge par cette liste de sujets traités : le statut de la femme dans le monde, la famille et les relations amoureuses, le travail, la drogue, le temps, la musique, la littérature et le théâtre, l'avenir de la science, l'avenir de la vie, le rôle du politique, l'argent, le droit, la démocratie, la sécurité internationale, la violence, la paix, le sida, les enjeux du climat.

Jacques Attali souligne, dans son introduction, que « [c]es conversations donnent [...] à penser que le sens sous-jacent à tous les autres [...] renvoie à une seule dynamique, celle de la conquête de la liberté. Sous toutes les formes : la liberté de choix politique, la liberté du métier, la liberté des relations amoureuses, la liberté du lieu de vie ».

Parmi les autres constats ou opinions exprimés, Patrick Zelnik, dans « La musique en mutation », fait remarquer que « [l]es artistes s'adaptent désormais à un certain marché et non l'inverse : la création est au service du marketing. Dans le domaine culturel, c'est très dangereux ». Et Michel Rocard, dans « Le rôle du politique », affirme que « [n]ous avons besoin de donner à la collectivité des nations le droit d'intervenir chez l'une d'entre elles, si elle pollue la

La vérité sur André Mathieu

Cette biographie d'André Mathieu porte une signature qui a valeur de caution, celle de Georges Nicholson. Qui, à part lui, pouvait effectuer un tri dans les légendes dont André Mathieu fait toujours les frais ? Et qui pouvait, mieux que Nicholson, arbitrer les querelles entre les écoles de composition ? Rédigée par un fiable analyste des courants musicaux, fondée sur les contacts et les confidences que seul un familier de cet univers pouvait exhumer, cette biographie restitue enfin à André Mathieu ses mérites et sa vérité. Du coup, certains mythes s'effondrent. Il est faux, par exemple, qu'on doive voir la main du père dans les compositions d'André Mathieu. En revanche, la comparaison souvent jugée peu crédible entre Mathieu et Mozart acquiert un fondement : oui, disent d'irréfutables connaisseurs, André Mathieu était plus avancé que Mozart au même âge. Répétons-le, qui tiendrait ces verdicts pour acquis s'ils n'étaient pas de Nicholson ?

Nicholson dissipe-t-il le mystère de cette pathétique descente aux enfers ? Oui et non. Le parcours est net : le lecteur ne peut que constater la baisse des revenus, la fonte des auditoires, les minables pianothons et les emprunts qui confinent à la mendicité, mais Nicholson ne s'aventure pas à répartir les blâmes. Rodolphe Mathieu, musicien et professeur, a exercé sur son fils prodige une emprise autoritaire. La mère, nettement plus jeune que son conjoint, fit longtemps illusion et dissimula mieux sa possessivité. Les mécènes et les guides virtuels offrirent ce qu'on peut attendre d'eux : la sécurité financière souvent assortie d'exigences propres à hérisser n'importe quel parent. Négligeant ceux qui chercheraient le plus coupable, Nicholson se tient à égale distance de la complaisance et du voyeurisme. Le témoignage de Jean Vallerand ressort pourtant à propos des pianothons où Mathieu se discrédite : « [...] je m'effraie d'une situation qui oblige un artiste à des 'publicity stunts' ». Autrement dit, le Québec adule le bambin aux jambes trop courtes pour rejoindre les pédales du piano, mais il oublie l'artiste dès la puberté.

Si Nicholson réussit un sans faute dans son portrait de Mathieu, ses jugements perdent en solidité s'ils débordent le champ musical. On ne lui en voudra pas trop s'il fait tomber le pont de Québec plutôt que celui de Trois-Rivières, car la distraction de l'auteur aurait dû réveiller le réviseur, mais rien n'explique une outrance comme celle-ci : « Comme tous les immigrants qui s'éprennent du Québec, il [Robert Rumilly] nous perçoit où nous sommes et non où nous croyons être. Il a aussi cette liberté précieuse de ne pas traîner un passé lourd et torturé... ». De quoi faire sursauter le biographe de Rumilly, Jean-François Nadeau (voir article p. 40). Heureusement, ces sentences hors spécialité sont rares.

Laurent Laplante

Georges Nicholson
ANDRÉ MATHIEU

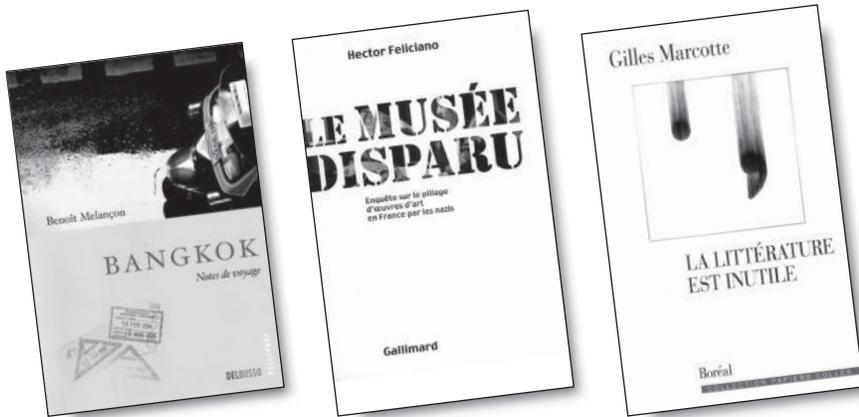
Québec Amérique, Montréal, 2010, 592 p. ; 29,95 \$

planète au-delà d'un droit minimal accepté, si elle assassine son propre peuple, si elle exporte du terrorisme ».

Il est intéressant de mentionner que *Le sens des choses* est un « hyperlivre ». Cela signifie que les lecteurs français peuvent voir ou entendre, grâce à leur téléphone mobile, des textes, images, sons et vidéos

qui sont des compléments à leur lecture. Il leur suffit pour cela de photographier les *flashcodes*, placés aux endroits appropriés dans le livre. Raison de plus pour apprécier cet ouvrage qui donne accès à la vision de brillants esprits de France sur des thèmes universels.

Gaétan Bélanger



Benoît Melançon

BANGKOK

NOTES DE VOYAGE

Del Busso, Montréal, 2009, 62 p. ; 14,95 \$

À une époque dite « mondialisée », on a plus que jamais l'impression que la planète a été « rincée de son exotisme », pour reprendre l'expression que l'écrivain Henri Michaux employait déjà en 1929. Comment « regarder le monde sans l'intercession des images du monde » ? se demandait en 1999 le poète et cinéaste Pierre Perrault. « Les cartes postales nous précèdent en tous lieux. » C'est précisément la question que je me posais en commençant la lecture des notes de voyage de Benoît Melançon. Avec la multiplication des guides de voyage aussi variés les uns que les autres, cet opuscule de 62 pages peut-il nous surprendre ? Oui, certainement ! Plusieurs pays d'Asie restent encore imprégnés de mystères pour les Occidentaux. C'est le cas de la Thaïlande, ce fameux « pays du sourire », et de sa mégapole Bangkok, qui ne cessent de nous fasciner. Plus encore, le format du livre et l'approche adoptée par l'auteur ne manquent pas d'originalité. Ce petit livre ressemble un peu à un passeport (d'où sans doute le nom de la nouvelle collection « Passeport » dans laquelle il est publié), et en cela il se distingue nettement des importants guides de voyage. Il se démarque aussi de la plupart des écrits de voyageurs qui rapportent généralement leurs pérégrinations sous la forme d'un récit avec une succession convenue d'étapes (départ,

itinéraire et retour). Ici l'auteur a plutôt opté pour l'approche thématique, des thèmes tantôt attendus (*tuk-tuk*, mendicité, *wat*, sourire, etc.), parfois pittoresques (nombrils, amazone, retirez-les, etc.). La façon de traiter des thèmes n'est par ailleurs ni banale ni extravagante. Certes, on retrouve bien quelques lieux communs au sujet de ce pays des hommes libres, jamais colonisé, plein de contrastes, de plus en plus pollué, occidentalisé et envahi par les touristes dont plusieurs sont attirés par le marché du sexe. Mais ces clichés sont généralement abordés à travers des remarques aussi laconiques qu'ironiques ou des anecdotes personnelles qui les entremêlent subtilement et, ce faisant, les donnent à voir d'une manière inusitée. Ainsi de ce motocycliste thaï souriant mais dangereux qui évite de justesse le voyageur et ses enfants, ou encore de cette ville sans rats mais infestée de touristes. Deux petites réserves toutefois. Les photographies en noir et blanc illustrent plus ou moins clairement le propos. De plus, dans un livre qui compte très peu de pages pour rapporter des impressions sur un aussi vaste sujet (près d'une quarantaine de jours à Bangkok), pourquoi en consacrer cinq à la retranscription de critiques portant sur les ouvrages précédents de l'auteur (des ouvrages sans réel lien avec celui-ci) ? Cela dit, souhaitons que le premier-né de cette nouvelle collection sera suivi par d'autres, car les fameux vers de Baudelaire restent aujourd'hui bien à propos : « Étonnants voyageurs ! [...] Dites, qu'avez-vous vu ? »

Pierre Rajotte

Hector Feliciano

LE MUSÉE DISPARU

ENQUÊTE SUR LE PILLAGE D'ŒUVRES D'ART EN FRANCE PAR LES NAZIS

Trad. de l'espagnol par Svetlana Doubin

Gallimard, Paris, 2009, 394 p. ; 61 \$

Vers la fin du XIX^e siècle, la France parvient à imposer son hégémonie culturelle sur l'Europe, devenant le centre de l'art et du bon goût. À Paris se forment le monde et le marché de l'art tels que nous les connaissons aujourd'hui, un milieu constitué de musées, de courtiers, d'écoles, de collectionneurs privés, de marchands, de critiques et d'experts. Or, lors de la défaite rapide de la France face à l'Allemagne en 1940, les dirigeants nazis font main basse sur un butin de guerre absolument formidable.

Dans le but d'organiser la saisie des œuvres d'art, Hitler met sur pied l'*Einsatzstab Reichsleiter Rosenberg*, une équipe d'intervention dirigée par le ministre des Territoires occupés Alfred Rosenberg. Dans un premier temps, les œuvres sont classées en deux grandes catégories déterminées par Hitler. L'art noble, celui de Rembrandt, de Michel-Ange et de Dürer entres autres, dont les œuvres sont envoyées en Allemagne. De l'autre côté, l'art dégénéré, celui de Picasso, Braque, Matisse, Modigliani, Renoir, Degas, Dalí, Ernst, Miró, Klee et Chagall, pour ne nommer que ceux-là, dont les tableaux sont écoulés à rabais sur le marché. À ce moment, la Suisse adopte une loi afin de légaliser les droits de propriété sur les œuvres sans propriétaire, encourageant le recel.

Au total, ce n'est pas moins de cent mille œuvres d'art, cinq cent mille pièces de mobilier et plus d'un million de livres et de manuscrits qui seront dérobés pendant l'Occupation. À la fin de la guerre, les Alliés tenteront de restituer les œuvres à leurs véritables propriétaires. Aujourd'hui encore, et afin d'éviter un effondrement du marché, l'Association des marchands d'art refuse de collaborer, tandis que Moscou garde le secret sur les œuvres dérobées à la faveur de l'invasion. Un total estimé entre 20 000 et 40 000 œuvres d'art sont toujours égarées.

C'est dans le but de retrouver les œuvres disparues que le journaliste et diplômé en histoire de l'art Hector Feliciano a mené

une vaste enquête. Pour ce faire, il retrace les tableaux des grandes galeries de France qui furent pillées et met au jour plusieurs des mécanismes institués pendant et après la guerre afin d'en faciliter la revente. Un livre fascinant pour l'amateur d'histoire et d'art.

Manouane Beauchamp

Gilles Marcotte
LA LITTÉRATURE EST INUTILE

Boréal, Montréal, 2009, 233 p. ; 24,95 \$

Depuis cinquante ans, Gilles Marcotte est un critique avisé et imposant de la littérature québécoise. Il a orienté le corpus, l'a compris, il en connaît les acteurs importants, tout en ayant pratiqué à l'université et dans des périodiques à grand tirage une critique pertinente par l'attention qu'elle accorde à l'intelligence des œuvres.

La littérature est inutile, son dernier recueil, rassemble des écrits épars sur la littérature québécoise, à la fois pour étudier des éléments singuliers de romans et de recueils de poésie du XX^e siècle québécois (deux textes sur le XIX^e siècle viennent clore l'ouvrage) souvent marquants afin d'en renouveler les perspectives, et pour dresser le portrait d'écrivains. Cette seconde tâche, qui prend plus d'importance à mesure que l'essai progresse, l'autorise à l'anecdote, aux confidences, lui qui a été au centre de l'institution durant tant d'années. Si ses écrivains fétiches sont encore ici salués (Hector de Saint-Denys Garneau, Réjean Ducharme, Anne Hébert), si ses amitiés – et le rôle qu'elles jouent dans sa pratique – n'ont jamais été cachées (Claude Hurtubise, Jean LeMoyne), il n'en demeure pas moins que son ouvrage est surtout l'accentuation d'un aspect de sa pensée dorénavant placé en évidence : la reconnaissance de la dimension spirituelle propre à l'écriture. Ses essais et ses portraits saluent et explicitent la démarche spirituelle des auteurs avec lesquels il se sent des affinités, ce qui fait en sorte que des œuvres oubliées comme celles de Claire de Lamirande et de Berthelot Brunet sont ainsi exhaussées à cause d'une tension entre le monde et la foi. Ce parti pris, justifiable en soi, m'apparaît problématique dans la mesure où il devient un étalon pour déterminer la réussite des œuvres.

Nouvel éclairage sur Camus

Le portrait est net, stylisé, crédible. Camus y apparaît avec sa quête et ses fragilités, sa pureté morale et ses errances affectives. Toujours, il doutera de ses dons d'écrivain, sans jamais obéir aux courants dominants. Brièvement communiste, il défroquera dès la révélation du goulag stalinien. Il combattra aussi âprement l'impérialisme de source libérale. Il cherchera donc, rejeté par un Paris ravagé et pourtant sans mémoire, une impossible troisième voie. Biographe pénétrant, Virgil Tanase insiste sur cette solitude.

De santé peu fiable, Camus s'étirole à Paris et ne revit que dans le pourtour méditerranéen irrigué de soleil. Oran, Tipasa, Florence, Rome, Athènes cicatrisent les plaies ouvertes par les intrigues parisiennes. Sartre est au cœur d'une agitation métropolitaine que Tanase pourfend : « Très doué pour se mettre en évidence, avec des airs de gourou et un jargon qui impressionne les novices, Sartre passe déjà pour un des esprits les plus brillants de sa génération. [...] Son talent de vulgarisateur lui vaudra l'admiration des chansonniers et leur popularité, acquise avec des mièvreries, offrira au philosophe la gloire des produits de consommation courante ».

Lui-même homme de théâtre, Tanase met en exergue la relation de Camus avec la dramaturgie. On savait que Camus progresse sur trois fronts : le roman, l'essai, la pièce de théâtre ; on sait mieux, grâce à Tanase, comment Camus mène la négociation entre le texte, l'acteur, la mise en scène. S'explique ainsi un mystère : tandis que les livres de Camus entament malaisément le blindage du milieu littéraire, la pièce construite à partir du *Requiem pour une nonne* de Faulkner connaît 600 représentations.

Les activités médiatiques de Camus reçoivent elles aussi un éclairage neuf. Camus n'est pas, dit Tanase, un journaliste. L'actualité lui importe peu. Son rôle est ici d'ouvrir la réflexion morale sur les valeurs que l'histoire néglige. Dans ses éditoriaux, Camus cherche en écorché vif, compris de René Char, de Martin du Gard et de quelques fervents, une voie mitoyenne entre la voracité des Lazareff et la langue de bois du militant Aragon. Il apprend à « se laisser humblement porter par une histoire réelle, celle d'une lignée de pauvres qui passe par lui ». Pas plus la France que l'Algérie ne comprendront à temps que sa sympathie ne va pas à l'un des nationalismes rivaux, mais aux humbles des deux cultures.

Laurent Laplante

Virgil Tanase
CAMUS
Folio, Paris, 2010, 413 p. ; 17,95 \$

Cet agacement qui est mien à la lecture de l'essai de Marcotte provient également des piques, des jugements péremptifs et dédaigneux portés contre la jeunesse jaugee à ses manquements historiques, ce qui promeut, sous le signe d'une ouverture à toutes les voies possibles du littéraire, une vision moins large qu'elle en a l'air. Si j'ai toujours trouvé que le critique, que ce soit dans *Littérature et circonstances*, *Une littérature qui se fait* ou *Le roman à l'imparfait*, avait une vision du littéraire

un peu en porte-à-faux avec la mienne, il me semblait néanmoins que sa perspicacité de lecteur me stimulait constamment, grâce à sa manière habile de signaler des recoins que je n'avais pas entrevus des œuvres commentées. Or, dans *La littérature est inutile*, rares sont les moments où le voile est levé ; nombre de textes, courts, anecdotiques, louangeurs par moments, manquent de cette profondeur de vue qui faisait le mérite de ses essais antérieurs.

Michel Nareau

